

L
E
V
E
R

D
E

R
I
D
E
A
U

Vendredi 30 mars
à 19h00

Lectures
de poèmes et
textes

autour de
*Combat de nègre
et de chiens*

par les comédiens du
Théâtre des Treize Vents
cdn de montpellier languedoc-roussillon

dans le cadre du
Printemps des poètes

Combat de nègre et de chiens

de **Bernard-Marie Koltès**

Mise en scène : **Jacques Nichet**

du 28 au 31 mars 2001
Grammont
Montpellier

Mercredi 28 et jeudi 29 mars à 19h00
Vendredi 30 et samedi 31 mars à 20h45

Durée : 2h00

Location-réservations

04 67 60 05 45
Opéra-Comédie

Tarifs hors abonnement

Général : 100 F - Réduit : 70 F - Collégiens/lycéens : 70 F
Tarif réduit : groupe à partir de 10 personnes, groupe 25 personnes : 60 F, groupe jeunes (25 pers.) : 40 F
Carte Pass étudiants 100 F (4 spectacles)

Combat de nègre et de chiens

de **Bernard-Marie Koltès**

Mise en scène : **Jacques Nichet**

scénographie :

Laurent Peduzzi

lumières :

Marie Nicolas

création musicale :

Georges Baux, Abdel Sefsaf

environnement sonore :

Bernard Vallery

costumes :

Nathalie Prats-Berling

assistant à la mise en scène :

Guillaume Delaveau

avec

Alain Aithnard

Alboury

François Chattot

Horn

Loïc Houdré

Cal

Martine Schambacher

Léone

Combat de nègre et de chiens est publié aux Editions de Minuit

Le spectacle a été créé au Théâtre National de Toulouse
le 11 janvier 2001

Coproduction :
Théâtre National de Toulouse Midi-Pyrénées / Théâtre de la Ville Paris

Combat de nègre et de chiens

« Ce que je crois, moi, c'est qu'à la première vie, on doit être un homme comme ce Cal, l'horrible type ; ces hommes-là comprennent si peu de choses, ils sont si bêtes, oh, si bouchés, il faut bien qu'ils en soient à leur toute première vie, les bandits ! Je crois que c'est seulement après beaucoup de vies d'homme, ridicules et bornées, brutales et braillardes comme sont les vies des hommes, que peut naître une femme. Et seulement, oui seulement après beaucoup de vies de femme, beaucoup d'aventures inutiles, beaucoup de rêves irréalisés, beaucoup de petites morts, alors seulement, alors peut naître un nègre, dans le sang duquel coulent plus de vies et plus de morts, plus de brutalités et d'échecs, plus de larmes que dans aucun autre sang. Et moi, combien de fois devrai-je mourir encore, combien de souvenirs et d'expériences inutiles devront s'entasser en moi ?

Il y a bien une vie que je finirai par vivre pour de bon, non ? »

Bernard-Marie Koltès

Carnets de Combat de nègre et de chiens

Combat de nègre et de chiens

Raconter le mieux possible sans jamais résoudre

B.-M. Koltès - *Une part de ma vie* (page 42)

Koltès insiste : « Je n'en sais pas plus sur la vie que n'importe qui, un écrivain sait mieux comment raconter des histoires, c'est tout ».

Au moment de monter **Combat de nègre et de chiens**, nous sommes prévenus. L'auteur ne veut rien « résoudre » ni même « émettre aucun avis ». Il ne veut traiter ni du « néocolonialisme » ni de la « question sociale ». Même s'il est allé retrouver des amis sur un grand chantier au Nigeria, il n'a pas voulu se livrer à une enquête. « Tout cela peut aussi bien arriver dans une H.L.M. de Sarcelles. Le lieu « Afrique » est en même temps une métaphore ».

Koltès refuse à la fois un exotisme africain autant qu'une critique sociale et politique. Il se situe ailleurs, dans l'univers du conte. C'est l'énigme de ce conte que nous voudrions porter sur la scène.

Tout commence par une ombre qui se glisse mystérieusement dans la cité des Blancs. Le chœur invisible des gardes noirs – qui entourent, surveillent, protègent le chantier – a laissé passer un inconnu. Alboury vient chercher le corps de son « frère », de son double qui a disparu. Cette ombre recherche une autre ombre – on en vient même à se demander si ce n'est pas, sous la forme d'un revenant, l'âme du mort qui réclame son propre corps, à jamais perdu. Dans la réalité de cet immense chantier à l'abandon, une étrange lumière apportée par cette ombre donne sur l'univers étriqué et violent des petits blancs. Le fantastique éclaire le réel.

Une autre lumière éclaire cette triste réalité : l'amour subit de Léone pour ce noir, de l'autre côté du « précipice ». Cette jeune femme, projetée dans l'univers de ce chantier le même jour qu'Alboury, ne veut pas prendre part au combat du nègre et des chiens... Comme dans un conte, Léone et Alboury se découvrent et se reconnaissent, au delà de la peur. La différence des langues semble, soudain, surmontable. La blanche se sent devenir noire. Koltès évoque ce rapprochement en conteur, par « une sorte de nécessité antique fatidique, d'une incroyable attirance et d'une insurmontable singularité. »

Cet amour se révélera impossible, tant l'Histoire est la plus forte, tant la haine des chiens l'emporte. Mais l'élan d'amour de Léone vers Alboury est comme un cri d'espoir dans cette nuit terrible

Les êtres humains sont déchirés, les consciences séparées, les âmes solitaires, les piles du pont ne se rejoignent pas, les routes s'enlisent dans la boue. Mais il suffit d'un geste fou – d'un geste épique – se graver sur les joues les marques tribales de la fidélité pour répondre à la folie du monde.

La pièce se termine tragiquement, et pourtant je n'ai jamais encore vu de vraie tragédie se terminant dans un éclat de rire. Léone, l'innocente, au moment de reprendre la route vers Paris, remonte dans la camionnette en riant.

Dans ses carnets, Koltès donne à Léone une philosophie de la vie, qui est sans doute la morale de la pièce... Le rire final de Léone éclaire aussi la pièce, ainsi que les commentaires constants de Koltès : « Je n'ai jamais écrit quelque chose qui soit à prendre au sérieux » ou bien « Je ne peux pas écrire une scène si je ne peux pas me moquer. »

Koltès semble avoir refusé une interprétation trop négative et trop sérieuse de son œuvre. La dernière lumière qui éclaire **Combat de nègre et de chiens** n'est-elle pas la constante ironie de l'auteur qui se venge, en piégeant des personnages tordus, ou méchants – ces petits racistes, par exemple, qui ne sont aussi que des victimes – et en se mettant à les aimer quand ils se débattent douloureusement et comiquement dans le piège tendu...

Fantastique, amour fou, ironie, voilà trois pistes que nous aimerions emprunter pour à notre tour traverser cette œuvre, si connue et si peu souvent représentée, de Bernard-Marie Koltès.

Jacques Nichet

"Combat de nègre et de chiens se situe au cœur des ténèbres"

par Jacques Nichet

" Je n'ai pas vu la mise en scène de *Combat de nègre et de chiens* de Chéreau. Cela m'aurait sans doute intimidé. Mais il est difficile d'ignorer les admirables photos qu'il en reste ! Je ne fais pas de la pièce une lecture politique. Bien entendu, cet aspect-là y est, mais moins fort que dans la "lettre d'Afrique" à Gignoux. Il y a la persistance du colonialisme, à travers le point de départ du Noir venant sur le chantier demander le corps de son frère. Mais ce n'est pas une pièce sur la négritude, Koltès le dit lui-même. Certes, Léone, à la fin de la pièce, change, elle rejoint l'espace des Noirs, l'espace des condamnés. Elle, la blanche, inscrit sur son visage les marques tribales pour manifester un attachement définitif, un refus de l'Europe et du monde des nantis. Mais Koltès ne conte pas cela de façon militante. Pour lui, l'humanité se divise en races différentes prises dans une confrontation irrémédiable. Combat entre chiens et chats ! L'humour est désespéré et la poésie, si forte, nourrie d'étrangeté.

Après avoir monté *Le Retour au désert*, je mets en scène *Combat de nègre* dans une continuité, avec la même équipe (Laurent Peduzzi pour la scénographie, lumières de Marie Nicolas). C'est un conte fantastique, qui se passe dans une nuit. La nuit du théâtre, la nuit de l'Afrique, la nuit d'un lieu perdu. Des personnages se cherchent dans les ténèbres. Pour une rencontre avec l'invisible et avec l'autre. C'est un théâtre de la frontière, de l'obscurité de l'être humain. C'est un théâtre mythologique, d'une mythologie de la nuit. Je relisais récemment un poème de Koltès écrit en classe de seconde. Il s'appelait *Un coucher de soleil au bord de la mer*. Déjà, la nuit ! Nous travaillons sur le nocturne et le vide. Pour les représentations à Paris, nous avons hésité entre le théâtre des Abbesses et le théâtre de la Ville ; nous avons choisi cette dernière salle, afin de perdre les quatre acteurs sur un plateau trop grand.

On pense beaucoup à l'univers de Conrad, que Koltès lisait beaucoup alors. Au cœur des ténèbres. disait Conrad. Nous y sommes ! Et tout reflète une étrange inquiétude... Fantastique était la pièce d'avant, *La Nuit juste avant les forêts*. Fantastique est aussi celle qui a suivi, ce *Combat* auquel nous donnons forme dans cet esprit-là. "

Face aux Noirs

"Les Noirs seront inévitablement présents dans tout ce que j'écris » disait Bernard-Marie Koltès. Son théâtre accorde une place centrale aux personnages noirs.

" Quand on va au Nigeria, on se retrouve face aux Noirs, on se regarde, on se rencontre, on sent un fossé immense. On en cherche l'origine : est-ce parce qu'on ne parle pas leur langue, est-ce parce qu'on est blanc ? N'est-ce pas plutôt une chose plus énorme et plus compliquée ? " Il est de fait un lien énorme et compliqué qui unit Bernard-Marie Koltès au monde noir et qui se traduit de manière singulière dans son œuvre. Il ressent lui un fossé qu'il n'aura de cesse de sonder mais faisant de cette " infranchissabilité " une qualité plutôt qu'un défaut. Son théâtre est marqué par la présence récurrente de personnages noirs, des Africains le plus souvent, ce qui suffirait à en faire une exception dans le répertoire français. On le note dès son premier succès *Combat de nègre et de chiens*, une pièce située en Afrique et directement inspirée par un voyage au Nigeria. Une "Lettre d'Afrique", qu'il envoie en 1978 à son ami le metteur en scène Hubert Gignoux, plante le décor. Celui des villages de chantier installés par les entreprises françaises et dont la mentalité néocoloniale choque le communiste qu'il est à l'époque. C'est donc pour Koltès une expérience politique mais aussi esthétique : il se découvre fasciné par la beauté des Noirs.

Expérience complexe et séminale qui lui permettra d'écrire à son retour une pièce qui déjà refuse le didactisme au profit du mystère des relations entre les êtres, réunis par le hasard et par l'histoire; où les bruits, la chaleur et la nuit concourent à la dérive des personnages. *Combat* se déroule dans un de ces "villages" visités, enceintes hermétiquement closes et gardées d'hommes en armes. Un huis clos par excellence. S'y joue le drame de deux hommes, deux Français, troublés par une double intrusion. Celle d'une femme et celle d'un Noir, Alboury, qui arriveront à mettre en déroute le bel équilibre du lieu.

Bernard-Marie Koltès précisera (sur la 4^e de couverture du livre) cette pièce "ne parle pas, en tout cas, de l'Afrique et des Noirs - je ne suis pas un auteur africain, elle ne raconte ni le néocolonialisme, ni la question raciale. Elle n'émet certainement aucun avis". De fait *Combat* ne parle peut-être pas de politique mais certainement du racisme ordinaire tout en évitant les clichés. Le chef de chantier et Alboury conversent de la manière la plus courtoise, en complet décalage avec la réalité des rapports sociaux, marqués par le mépris et l'injustice. Les Blancs n'y sont pas des "méchants" de comédie mais des personnages complexes en quête de repère. " Mes personnages sont des petits bourgeois perdus. Ils ne sont pas sordides. Ils ne sont pas déracinés : les racines ça n'existe pas. Il existe n'importe où des endroits où, à un moment donné, on s'y trouve bien dans sa peau. Il m'est arrivé de me sentir chez moi au bout du monde dans des pays dont je ne parle pas la langue. En revanche à Metz, ma ville natale, je suis toujours impitoyablement décalé", expliquera-t-il plus tard dans un entretien qui établit le thème de la rupture créatrice avec "les racines", le pays d'origine, qu'il explorera tout au long de son œuvre .

Dans cette pièce également, Bernard-Marie Koltès imagine une rencontre furtive entre la Femme et le Nègre mais le contact se révèle impossible. Ils sont d'une nature différente qui va bien au-delà des mots : "Léone voit chez le Nègre une manière de porter sa condamnation... Les Noirs sont des gens qui portent une condamnation sur leur visage, au sens propre, mais qui ne leur appartient pas en propre : c'est davantage une malédiction globale à laquelle ils sont assimilés ; Léone sent la sienne d'une façon beaucoup plus secrète et individuelle" (*Une Part de ma vie*).

Le Noir comme représentant individuel d'une malédiction globale est donc susceptible par sa présence de remettre en cause l'ordre des choses. Cette faculté éminemment dramatique, Koltès en fera un ressort de son théâtre. A la suite d' Alboury d'autres personnages noirs apparaîtront au fil des pièces : Abad, le Noir mutique de *Quai Ouest*; le grand parachutiste noir du *Retour au désert* et encore aimerait- on y ajouter "le dealer" de *Dans la solitude des champs de coton* qui sera joué à la création par le comédien béninois Isaach De Bankolé. En 1987, Bernard-Marie Koltès propose également une courte pièce "africaine" pour deux comédiens : *Tabataba*. "Ils me semblent qu'ils [les Noirs] seront inévitablement présents, jusqu'à la fin, dans tout ce que j'écris. Me demander d'écrire une pièce, ou un roman, sans qu'il y en ait au moins un, même tout petit, même caché derrière un réverbère, ce serait comme de demander à un photographe de prendre une photo sans lumière", explique-t-il dans *Un Hangar à l'Ouest*. Mais derrière quel réverbère se cache alors le

Noir dans *Roberto Zucco*, sa dernière pièce ? Abad dans *Quai Ouest* est une présence menaçante bien qu'absolument silencieuse dans ce carnaval triste de déclassés et de désespérés. Le parachutiste "tombé du ciel" pénètre par effraction dans l'enceinte confinée que constitue la maison Serpenoise (*Le Retour au désert*). Il y affronte Adrien, son cerbère. Et peut-être vient-il y porter la vie, s'il faut lui attribuer la paternité des jumeaux qui naissent à la fin de la pièce. Le théâtre de Koltès parle de relations humaines étouffantes mais qui se déchirent, de petits arrangements médiocres qui, vite, volent en éclats. De certitudes et de "bons droits" qui s'évanouissent. Et c'est à cet étranger absolu, le Noir, que revient - pour reprendre la métaphore photographique - le rôle de révélateur. Comme si sa couleur en faisait un négatif où vient se refléter la vérité des êtres ; comme si le Noir doté d'une "primitivité" rêvée échappant ainsi à une civilisation rejetée ou peut-être faudrait-il écrire à la "corruption" occidentale avait le don de perturber la mécanique petite-bourgeoise, l'endogamie hexagonale.

L'intérêt de Bernard-Marie Koltès pour le monde noir n'est pas seulement littéraire. C'est une passion qu'il poursuit dans son quotidien. Il a beaucoup voyagé dans ses jeunes années en Afrique donc, mais également en Amérique latine, à New York... A Paris, il vit dans le quartier de Pigalle, apprécié pour son cosmopolitisme, fréquente les cafés arabes, écoute du reggae... Il raconte aussi que ses voyages ont été formateurs, une manière d'école de l'humilité nécessaire à tous les jeunes gens.

S'il refuse de faire un théâtre politique, ses prises de position tout au long des années 1980 sont radicales rappelant comment lui aime ces immigrés en France, au moment même où l'extrême droite cherche à les diaboliser et y gagne un certain succès électoral : "Le seul sang neuf qui nous nourrisse c'est le sang des immigrés... Le sang neuf de cette présence des Noirs et des Arabes, il ne naît pas de la France profonde qui est le désert ; là, rien ne vit, et s'il se passe quelque chose, c'est toujours à cause des immigrés", affirme-t-il dans un entretien à *Théâtre public* en 1988. Déjà dans *Combat*, un personnage rêvait : « Oui, la France serait belle, ouverte aux peuples du monde, tous les peuples mêlés déambulant dans ses rues. »

Amour de l'étranger et dégoût du conformisme : une attitude qu'il pousse à l'extrême dans sa dernière interview accordée à Lucien Attoun en 1988. « Je hais l'Esprit français. Je hais le Français moyen. Ça je supporte pas. Ni les bourgeois français d'ailleurs." Plus loin, il ajoutera : "Pour moi l'Afrique c'est une découverte essentielle! Essentielle pour TOUT !... Quand on pense qu'il y a des mômes qui passent toute la journée à faire l'aller jusqu'au puits et le retour du puits... on se dit mais comment on peut encore s'intéresser à des problèmes sentimentaux... des choses comme ça! »

Le Retour au désert introduit une variante. Des personnages arabes apparaissent - plus seulement des Noirs. Au début de la pièce, Mathilde revient d'Algérie après une longue absence. Ironie du titre : le désert n'est pas le Sahara laissé derrière soi, mais "une ville de province à l'Est de la France au début des années 1960", une ville de garnison qu'il est difficile de ne pas identifier à Metz, la ville natale. L'Algérie est un Orient familier dans l'imaginaire français, territoire tricolore ("L'Algérie c'est la France") où on refusait pourtant d'accorder véritablement la nationalité française à la majorité de ses habitants. Tellement familier qu'il est là, aux portes de la maison Serpenoise, qu'Adrien, le maître de maison, tente de couper du monde extérieur. Il s'incarne dans Aziz l'homme à tout faire, en Mathilde aussi qui a trouvé dans l'exil algérien la force de revenir affronter les démons familiaux. Comme la guerre d'Algérie fait trembler les notables, c'est l'air du dehors qui fait chuter la maison familiale. Ici encore l'étranger apporte le souffle d'air frais, la remise en cause, et peut-être la destruction créatrice : frère et sœur ennemis partiront en Algérie vivre leur amour retrouvé.

Africains, Arabes... Bernard-Marie Koltès ne choisit pas ses étrangers au hasard. Présents dans l'histoire coloniale de la France, ils occupent encore aujourd'hui une place centrale dans la société française. En effet, si le lieu où se passent les pièces change, c'est bien la France qui reste à l'esprit du dramaturge. Il "hait l'Esprit français" affirme-t-il mais n'a pas renoncé à le dénoncer et peut-être à le réformer. Il avait (peut-être) espéré un temps l'instauration du socialisme. Mais, venu le temps des désillusions, ses étrangers porteurs de valeurs non occidentales peuvent encore faire bouger le vieux monde. Renversant les valeurs à la manière des activistes américains lançant le slogan "Black is beautiful" à la face d'une société raciste, les voilà parés de toutes les vertus.

Noirs (ou Arabes) viennent pervertir l'ordre des choses et surtout, dans le commerce des relations humaines qui intéressent le théâtre de Koltès, sont porteurs de vérités et d'ouverture. Il nous replace à l'échelle du monde. Loin du confort, ouvert à l'échange, proche de la vérité, libre pour la création. Dans *Le Retour au désert*, Mathieu, le fils choyé et étouffé à la fois - Koltès lui-même ? - avait averti : "Je ne veux pas hériter, je veux mourir en lisant de belles phrases."